



« Blanche-Neige » et les figures iconiques de la féminité.
Pascale Auraix-Jonchière, *Le cas Blanche-Neige. Réception d'un conte littéraire. Lecture sociopoétique*, Clermont-Ferrand, « Mythographies et sociétés », 2024, 331 p.

Christiane CONNAN-PINTADO
Université de Bordeaux, équipe Plurielles, UR 24142, université Bordeaux Montaigne

Édition électronique

URL : <https://revueloiseubleu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

**« Blanche-Neige » et les figures iconiques de la féminité**

Pascale Auraix-Jonchière, *Le cas Blanche-Neige. Réception d'un conte littéraire. Lecture sociopoétique*, Clermont-Ferrand, « Mythographies et sociétés », 2024, 331 p.

Christiane CONNAN-PINTADO

Université de Bordeaux, équipe Plurielles, UR 24142, université Bordeaux Montaigne

« Le cas Blanche-Neige » mobilise l'attention de Pascale Auraix-Jonchière depuis les programmes de recherche menés avec Frédéric Calas durant la décennie 2010-2020 autour des réécritures des contes des Grimm (<https://grimm-reecritures.msh.uca.fr/>). Qu'elle consacre aujourd'hui une monographie à la réception de cette œuvre littéraire lui donne l'occasion de préciser sa position dans le cadre de la recherche sur les contes, toujours écartelée entre des projets de nature différente et parfois antagonistes. Alors que les travaux anthropologiques sont mis au ban par les tenants des approches sociodiscursives, elle envisage de prendre « en compte l'ensemble des éléments et des notions qui [lui] sembleront dignes d'intérêt pour mettre au jour les spécificités des œuvres de [son] corpus » (p. 8). Dans la lignée de la perspective socialisante de Jack Zipes, elle propose une lecture sociopoétique à partir de l'hypothèse d'Alain Montandon qui voit dans les contes et leurs réécritures un support privilégié pour étudier la poétique des représentations sociales. Le cas « Blanche-Neige », en l'occurrence, permet de montrer comment ses personnages catalysent dans les reconfigurations contemporaines une réflexion multiforme sur le féminin. L'étude se déploie en trois temps : après un rappel de l'ancrage contextuel et intertextuel du conte, est analysée une sélection de réécritures, du XIX^e siècle à nos jours, puis de transmodalisations contemporaines dans la sphère médiatique.

Il convient de revenir d'abord sur l'histoire éditoriale complexe du conte, depuis le manuscrit de 1810 jusqu'à la dernière édition publiée du vivant des deux frères en 1857. Pascale Auraix-Jonchière explore les textes successifs puis leur traduction en langue française au cours du XIX^e siècle pour analyser aussi bien les motifs du conte – telle la couleur rouge, toujours présente – que les personnages et les épisodes qui se modifient sensiblement. Ainsi, comme dans « Hansel et Gretel », le personnage de la marâtre n'existe pas dans le texte initial car

l'héroïne est condamnée à mort par sa propre mère, jalouse de sa beauté. L'observation attentive des « nœuds traductologiques » les plus significatifs fait apparaître nombre de différences dans les désignations des deux personnages. Les choix des traducteurs retiennent l'attention et, en l'espèce, Pascale Auraix-Jonchière préfère souligner « la singularité et la grande liberté » (p. 31) de ceux qui passent pour les plus infidèles et les plus fantaisistes, Grégoire et Moland (1890), car leurs options contribuent à réorienter la réception du conte. Dès leur *incipit*, non seulement la rêverie de la jeune reine porte sur *une* enfant (alors que le terme allemand est neutre), mais ils « agrément[en]t le texte épuré des Grimm d'une expansion lyrique, qui a pour effet d'imposer l'image immédiate d'une féminité associée à la beauté, beauté qui deviendra la qualité remarquable du personnage dans l'ensemble des traductions » (p. 22). De plus, lorsque la reine vient vendre des lacets à sa belle-fille, ces traducteurs sont les seuls à mentionner un accessoire éminemment féminin, le corset, un « objet exogène, qui [...] met au jour le désir caché de Blanche-Neige : accéder au monde de la séduction, comme l'a fort bien compris la reine » (p. 25). Le châtiment subi par la reine au dénouement peut également être analysé au prisme d'une lecture sociopoétique : alors que les Grimm avaient retenu leur plume pour en dire sobrement la cruauté, celle-ci est exacerbée « en fonction des représentations sociales de l'époque », révélatrices d'« une vision à la fois critique et fascinée des femmes » (p. 32).

La première partie de l'ouvrage se termine avec le rappel de l'ancrage du conte dans plusieurs traditions littéraires. Nombre de travaux ont souligné sa filiation intertextuelle avec des œuvres antiques, médiévales (l'épisode de *Perceval* avec les gouttes de sang dans la neige) et contemporaines : le *Richilde* de Musäus et la pièce d'Albert Ludwig Grimm qui met en scène le personnage du conte, deux œuvres propices à une lecture d'ordre sociopoétique tant elles sont dépendantes de leur contexte. Ainsi, le célèbre conte est-il moins issu – comme le prétendaient les frères Grimm – d'une veine populaire que « d'un croisement de voix (érudites) et de lectures » (p. 48).

En ce qui concerne les réécritures de « Blanche-Neige » dans le champ littéraire, Pascale Auraix-Jonchière se focalise sur un petit nombre d'œuvres originales dans lesquelles elle prélève les fils qui tissent sa lecture sociopoétique. Pour le XIX^e siècle, ce sont le conte d'Alexandre Dumas, « Blanche de Neige », le roman de Zola, *Le Rêve*, le conte décadent de Jean Lorrain, « La Princesse Neigefleur » et le « dramolet féerique » de Robert Walser, *Blanche-Neige*. Le « conte de faits » de Dumas relève d'une forme de « merveilleux réaliste » quelque peu oxymorique dont les moyens et les effets attestent « une visée critique et une poétique de la déflation » (p. 59). L'épisode des trois présents de la reine à la jeune fille met en exergue la tentation suscitée au moyen d'accessoires de mode suggestifs au point de connoter

le ruban au cou d'Olympia dans le tableau de Manet. La violence de la rivalité féminine s'impose dans cette version « qui implante l'histoire dans un *hic et nunc* que son conte ne met plus guère à distance » (p. 64). Le châtiment de la reine s'inscrit également dans une veine réaliste : elle meurt de se voir si laide en son miroir, défigurée par la petite vérole qui a mis « à présent son âme sur sa figure » comme l'écrivait Choderlos de Laclos, au siècle précédent, à propos d'une autre « méchante ».

Le roman de Zola, fragment au premier chef détonnant du cycle des Rougon-Macquart – d'emblée rattaché par la critique au domaine du conte – situe le merveilleux dans une perspective naturaliste. Pascale Auraix-Jonchière analyse les répercussions de l'*incipit* trichromique des Grimm sur l'ensemble du roman, depuis la découverte initiale de l'enfant « blanche de neige » jusqu'à sa mort annoncée par une série de pertes de connaissance qui miment celles de l'héroïne du conte – tout en inversant le *topos* puisqu'elle succombe sous le baiser de l'être aimé. L'omniprésence du blanc, magnifiée dans le paysage de neige, se ponctue de rouge au fil des épisodes, rouge du fil de broderie mais surtout rouge du sang, le sang de l'hérédité qui condamne Angélique en vertu du déterminisme génétique qui sous-tend l'ensemble romanesque de Zola : « Le rouge a changé de tonalité, c'est un rouge organique, celui du sang malade et de la colère, associé à la noirceur du regard. Le merveilleux se convertit en réalisme clinique en même temps que le spectre des couleurs se reconfigure pour prendre des couleurs univoquement sombres » (p. 71). Comme l'avait noté Jules Lemaître, ce « conte bleu est au fond une histoire physiologique », en somme un « conte bleu naturaliste ».

Par les torsions qu'ils infligent au conte source, Jean Lorrain et Robert Walser illustrent « les perversions du merveilleux » décrites par Jean de Palacio au tournant du XX^e siècle, et plus précisément les « perversions par suite ». Dans « La Princesse Neigefleur », la marâtre, femme fatale nommée Imogine, très proche de la Reine des neiges d'Andersen, devient le personnage central du récit. L'écriture poétique décadente de Lorrain détourne et magnifie le motif de la forêt glacée, miroir de l'esprit malade de la reine cruelle. Le « dramolet » de Robert Walser ressortit à l'esthétique théâtrale, et ce théâtre poétique, en vers, tient surtout du métathéâtre par son commentaire sur le conte – sans aller toutefois jusqu'à le constituer en personnage comme dans le *Cendrillon* du même auteur. En tout cas, ces variations poétiques sur « Blanche-Neige » attestent « la complexe alchimie des mutations intertextuelles » et annoncent les réécritures à venir « qui ont partie liée avec l'inconscient » (p. 116).

Pascale Auraix-Jonchière classe les œuvres contemporaines retenues par genre : théâtre, fiction narrative, poésie. Elle analyse dans un premier temps deux pièces écrites en ce début de XXI^e siècle par des auteurs européens d'envergure. Elle a du reste emprunté son titre, *Le cas*

Blanche-Neige (2003), au dramaturge anglais, Howard Barker, qui le fait suivre du sous-titre *Comment le savoir vient aux jeunes filles* dans le cadre de ce qu'il qualifie lui-même de « Théâtre de la Catastrophe ». D'une violence extrême, agressivement sexuelle, la pièce s'ouvre sur une scène sadomasochiste entre « la reine nue dans une forêt » (première didascalie) et un garde-forestier qui ne manque pas de rappeler le roman de D. H. Lawrence. En déplaçant « la focale de la beauté à la sexualité » (p. 123), elle décrit le passage de l'enfance à l'âge adulte : Blanche-Neige, victime d'inceste, devient l'esclave sexuelle des nains, et la rivalité entre elle et sa belle-mère déploie ses enjeux dans une langue aussi crue que poétique. Plus femme fatale encore que chez Jean Lorrain, la figure de la reine se nourrit de la starification à l'œuvre dans la société du spectacle et « le cas Blanche-Neige » est à entendre au sens clinique du terme, « celui de la condition féminine, exposée dans sa toute-puissance infâmante comme dans son infinie fragilité » (p. 137). De son côté, dans le bref *Drame de Princesse* (2006) qu'elle consacre à Blanche-Neige, l'autrice autrichienne Elfriede Jelinek s'emploie à donner la parole à celle qui était quasi mutique chez les Grimm. Au fil de longs monologues, elle est caractérisée « par cette prise de parole insistante, tour à tour accusatrice, revendicatrice, exigeante et analytique » (p. 138). La rivalité entre les deux personnages féminins est examinée à l'aune de la société de consommation et de l'image idéale et stéréotypée des magazines dont Blanche-Neige essaie de se délivrer. La pièce de Jelinek s'avère aussi sombre que celle de Barker : bien que combative, en lutte contre le « phallogocentrisme », pour reprendre le mot-valise derridien, la jeune femme est condamnée, abattue par le chasseur : « C'est la représentation masculine qui l'emporte, dénoncée comme mensonge, mais triomphant comme vérité sociale » (p. 145).

Pour aborder les fictions narratives, Pascale Auraix-Jonchière s'appuie sur deux autres œuvres étrangères signées Jesús Del Campo et Angela Carter. Le roman espagnol, *Les carnets secrets de Blanche-Neige* (2007) est un *sequel* dans lequel, comme l'indique son titre, l'héroïne éponyme se confie, après son mariage. Si cette réécriture dépourvue de merveilleux emploie d'abord les moyens de la parodie – transposition diégétique, inversion et trivialisation, elle change de nature par la suite en devenant une réflexion sur la lecture et l'écriture. La jeune femme se réfugie dans un appartement élevé, une « chambre à soi », pour écrire et rêver. Sa rêverie brode autour du conte, mis en abyme et amalgamé à d'autres contes dont elle intrique les motifs. Il faut citer l'*explicit* de ce roman ludique, métanarratif et hybride, car il reprend en l'inversant le plus fameux des *incipit* : cette nouvelle Blanche-Neige se rappelle « la forêt lointaine qui s'éloigne [d'elle] enveloppée dans le brouillard, la forêt lointaine qui veillait sur [ses] rêves, la forêt lointaine qui était une fois ». Très bref, au contraire, « L'enfant de neige » (1997) de l'écrivaine anglaise Angela Carter porte à l'incandescence les images et les nœuds

du conte. Elle met en scène le trio du manuscrit de 1810 – comte, comtesse et enfant – dont elle reprend et détourne les motifs – neige et rose – tout en sexualisant brutalement les relations entre les personnages, de l’inceste à la nécrophilie. Qualifiée à la fois de « fulgurante », « savante et subtile » cette réécriture se place, comme les autres textes de l’auteure, au service d’« une réflexion pointue et sans concession sur la question du genre dans la société contemporaine » (p. 165).

Pascale Auraix-Jonchière clôt l’analyse des réécritures contemporaines par les transpositions poétiques de l’Américaine Anne Sexton et de Philippe Beck. L’œuvre de la première mêle histoire personnelle et collective pour questionner l’aliénation de la condition féminine dans les années 1960. Dans le recueil intitulé *Transformations* (1971) où elle revisite les contes des Grimm, elle américanise d’emblée le conte en reprenant le titre popularisé par Disney), *Blanche-Neige et les sept nains*. Les deux personnages féminins se voient également soumis aux dictats du patriarcat : « la jeune vierge reste un objet docile, une valeur sûre » et « la relation de la reine à son miroir [...] incarne la sujétion consentie à la domination patriarcale » (p. 171). Aussi les deux figures sont-elles désacralisées par l’ironie désinvolte de l’écriture qui ne leur laisse aucune échappatoire. De son côté, dans ses *Chants populaires* (2007), Philippe Beck soumet les contes à un traitement poétique original : il les réduit, essore, assèche en les transformant en strophes versifiées elliptiques, déterminants gommés, parataxe privilégiée. Intitulé « Réversibilité », le poème qui reprend « Blanche-Neige » convoque ses épisodes en accéléré et en juxtapose les séquences de manière d’autant plus saisissante que chaque mot fait image en se heurtant à ceux qui l’encadrent, laissant au lecteur le soin de recomposer le sens en relation avec l’hypotexte. Reste la résonance du titre baudelairien dont la notion « d’ordre métopoétique [...] désigne aussi un déplacement majeur du plan social au plan spirituel. » (p. 194).

Dédiée aux transpositions médiatiques, la troisième partie de l’ouvrage se penche d’abord sur les iconotextes dans le domaine le plus florissant pour « Blanche-Neige » : l’album pour la jeunesse offre en effet un terrain de choix aux artistes qui rivalisent d’invention pour exploiter les motifs du conte et sa dominante trichromique. Pascale Auraix-Jonchière montre, par exemple, comment le corbeau est devenu l’emblème du conte en se métamorphosant jusqu’à composer un véritable personnage. La reine maléfique fait également l’objet d’interprétations qui révèlent la fascination exercée par cette figure monstrueuse. Certains albums trouvent des voies singulières pour souligner la violence du conte, tels le *Snowwhite* en noir et blanc d’Ana Juan (2011) et le spectaculaire et horrifique *Adieu Blanche-Neige* de

Beatrice Alemagna (2021). Les nombreuses illustrations qui accompagnent les analyses donnent à voir la diversité des approches graphiques et plastiques.

Les deux dernières étapes s'attachent à la peinture et au cinéma. Le conte a inspiré l'artiste portugaise Paula Rego qui peint les personnages de manière réaliste et expressionniste dans des postures et des situations dérangeantes qui ne manquent pas de convoquer un sous-texte tissé de sexualité, de violence et d'humiliation. Le conte a fait l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques en ce début de XXI^e siècle et Pascale Auraix-Jonchière s'attarde sur la plus remarquable, *Blancanieves* de Pablo Berger (2012), film muet en noir et blanc « qui combine beauté esthétique et originalité de la réécriture » (p. 266).

L'éventail des exemples fournis dans plusieurs sphères de la représentation et la richesse des analyses montrent de manière très convaincante à quel point « le cas Blanche-Neige » tenaille les artistes et le public contemporain. Il s'agit bien d'« un cas d'espèce, un cas clinique, un cas au sens narratif du terme parce que le canevas de cette histoire se noue autour de points sensibles, qui suspendent l'action et l'ouvrent sur des questionnements sociaux et éthiques » (p. 292). L'ouvrage est suivi d'une riche bibliographie et d'un *index nominum*. On saluera pour finir la beauté et la sobriété de l'image de couverture, un détail du tableau de l'artiste figuratif Pascal Giroud, « Pomme et gobelet » (2021), une nature morte aux rondeurs et aux reflets inspirants à travers lesquels peut se déployer tout l'imaginaire du conte.